

Après le précepte, Fénelon nous a donné l'exemple. Il avait été chargé, comme précepteur, de l'éducation du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. Voici le portrait que nous trace de ce prince un écrivain contemporain : "Le duc de Bourgogne naquit terrible, et dans sa première jeunesse fit trembler. Dur, colère jusqu'aux derniers emportements, même contre les choses inanimées, impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, même des heures et des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps, ce dont j'ai été souvent témoin, opiniâtre à l'excès, passionné pour tous les plaisirs, livré à toutes les passions, naturellement porté à la cruauté. . . ."

Comment Fénelon apprivoisa-t-il cette nature farouche? comment en fit-il un des princes les plus accomplis qu'ait vus la monarchie française, un prince, dit le même auteur, affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, humble et austère pour soi, tout appliqué à ses obligations et les comprenant immenses, un prince, en un mot, dont on a pu dire :

La France sous son règne eût été trop heureuse.

Ce fut par l'ascendant de ses vertus, et surtout par sa bonté, sa prudence et sa fermeté calme, que Fénelon opéra cette merveilleuse transformation.

Un jour, le précepteur s'était vu forcé de parler à son élève avec une sévérité qu'exigeait la nature de la faute dont il s'était rendu coupable : le jeune prince se permit de lui répondre : "Non, non, Monsieur, *je sais qui je suis et qui vous êtes.*" Fénelon ne répondit pas un seul mot : il sentit que le moment n'était pas venu, et que son élève, dans la disposition où il se trouvait, n'était pas en état de l'entendre. Il parut se recueillir en silence, et se contenta de marquer par l'impression sérieuse et triste qu'il donnait à son maintien qu'il était profondément blessé. Il affecta de ne plus lui parler de la journée. Le lendemain matin, il entra dans la chambre du prince, et lui adressant la parole, avec une gravité froide et respectueuse, bien différente de sa manière habituelle, il lui dit : "Je ne sais, Monsieur, si vous vous rappelez ce que vous m'avez dit hier : *que vous saviez ce que vous êtes et ce que je suis.* Il est de mon devoir de vous apprendre que vous ignorez l'un et l'autre, et pour cela je vais vous conduire chez le Roi."

Le duc de Bourgogne, que l'attitude sèche et froide de son précepteur depuis la scène de la veille, et la réflexion d'une nuit entière passée dans les regrets et l'anxiété, avaient accablé de douleur, fut atterré par cette déclaration. Les larmes, les soupirs, la crainte, la honte lui permirent à peine de prononcer ces paroles, entrecoupées à chaque instant par ses sanglots : "Ah ! Monsieur, je suis désespéré de ce qui s'est passé hier : si vous parlez au Roi, vous me ferez perdre son amitié ; je vous promets, je vous promets que vous serez content de moi. Mais, promettez-moi. . . ."